

Où j'ai laissé mon âme

Jérôme Ferrari

Actes Sud

Août 2010, 157 pages

17 €

L'auteur, le romancier Jérôme Ferrari, est aussi philosophe. Né à Paris en 1968, il a été quatre ans professeur de philosophie au lycée international d'Alger, avant d'enseigner cette discipline en Corse. Ce livre en porte trace puisque les scènes en sont ponctuées de courtes phrases, en italique et entre parenthèses, qui reflètent parfois des réflexions intimes du narrateur, mais dont certaines renvoient aussi à des problématiques d'ordre philosophique.

L'histoire se situe en 1957. A Alger, le capitaine André Degorce, qui avait été un jeune résistant, déporté à ce titre en 1944 à Buchenwald, puis militaire en Indochine où il avait subi le calvaire d'une détention terrible après Diên Biên Phu, participe pleinement à la guerre contre le FLN qui repose sur la pratique de la torture sur une grande échelle. A ce moment, comme il l'explique à un jeune communiste, arrêté sur dénonciation d'un militant du FLN qu'on avait menacé de voir torturer devant lui son fils âgé de 10 ans, «*Il n'y a pas de droit. Il n'y a que vous, enfermés ici avec nous. Pour le temps que nous jugerons nécessaire. Ou par simple caprice de ma part.*» Cette guerre, le capitaine Degorce la mène comme un combat nécessaire et qu'il croit victorieux. Mais il est incapable de répondre aux sollicitations de sa famille: «*Si tu en trouves le temps, tâche de nous écrire des lettres un peu plus longues et détaillées. Rien de ce que tu fais ne peut nous ennuyer et les enfants, surtout, voudraient que...*». Il n'est capable que d'écrire des phrases creuses et stéréotypées, du genre: «*Ici, rien à signaler. Tout va pour le mieux. Je vous aime bien tendrement.*» Au fil de la «*Bataille d'Alger*», il lui devient même de plus en plus impossible de leur écrire. Il reste assis, le stylo à la main, écrit



la date, «*Chers parents*», «*Ma chère épouse, mes enfants chéris*», et c'est tout: «*Quand il s'agit d'écrire une lettre aux siens, quelque chose d'autre est nécessaire, quelque chose qu'il a manifestement perdu. L'âme, peut-être, l'âme, qui rend la parole vivante. Il a laissé son âme en chemin, quelque part derrière lui, et il ne sait pas où.*»

Une prière impossible

Degorce est comme dépossédé de lui-même, il a le sentiment qu'existe «*une immense steppe grise qui coupe sa vie en deux et le sépare à jamais du continent perdu de sa jeunesse*». Etrange situation, il ne trouve d'apaisement qu'après d'un prisonnier ennemi, Tahar, qui n'est autre que le commandant de l'ALN, Hadj Nacer, le chef du réseau qu'il était chargé de démanteler. Il vient régulièrement le voir dans sa cellule. Alors qu'il est lui-même prisonnier d'un espace clos où sa culpabilité le tient enfermé pour toujours, son prisonnier Tahar n'est ni déprimé ni inquiet. Il est tranquille et léger. D'une voix douce, il explique au capitaine, son geôlier, qui pense avoir remporté une victoire en achevant de reconstituer l'organigramme de l'organisation ennemie – une victoire, certes, à laquelle il aurait, au fond de lui-même, préféré ne pas participer –, qu'il ne croit pas du tout, quant à lui, à cette victoire. Il lui explique calmement qu'au contraire l'armée française est dans la position d'un joueur d'échec qui est en train de perdre la partie et qui, quoi qu'il fasse, ne peut que s'enfoncer dans sa défaite, quand son adversaire n'a plus que le choix entre autant d'options qui le rapprochent toutes du succès. Alors, la nuit précédant le transfert de son prisonnier à la justice, le capitaine Degorce lui demande comme une faveur de l'autoriser à rester dans sa cellule, et le lendemain matin, il charge cinq hommes de lui rendre les honneurs militaires.

Autre narrateur, le lieutenant

Horace Andreani, qui avait combattu en Indochine avec le capitaine Degorce. Il vouait à ce dernier une admiration et un amour immense, inspiré en particulier par le calme et l'abnégation dont il avait fait preuve lorsque, épuisés et affamés, ils s'étaient retrouvés prisonniers après Diên Biên Phu. Mais Andreani et Degorce ont fait des choix différents dans la dernière phase de la guerre: le premier s'est lancé dans l'organisation du putsch d'avril 1961 puis le combat de l'OAS, alors que le capitaine Degorce s'est refusé à les rejoindre. Quand Andreani est jugé et condamné à mort, la déposition de son capitaine tant admiré autrefois n'a pas contribué à sa défense. Il devra attendre l'amnistie de 1968 pour recouvrer la liberté. Reste qu'il éprouve, longtemps après, le besoin de le revoir. Mais un fossé les sépare depuis ce moment où Andreani, à qui le prisonnier Tahar avait été confié pour le livrer à la justice, avait décidé de le tuer, avec l'alibi habituel: «*Tarik Hadj Nacer s'est donné la mort dans sa cellule.*» Un acte qui avait provoqué chez Degorce un choc et une prise de conscience. Il va chercher une Bible, du papier à lettres, et lui viennent ces réflexions sur une prière impossible qu'il ne parvient pas à écrire: «*J'ai laissé mon âme quelque part derrière moi, je ne me rappelle plus ni où ni quand. [...] Bien que je sache que j'ai perdu depuis longtemps le droit de prier, je le prie quand même. Je voudrais seulement qu'il me permette de revenir, ne serait-ce qu'un instant, où j'ai laissé mon âme.*»

Ce livre nous rappelle que, par rapport à certains épisodes de notre histoire qui dérangent et posent des questions politiques et philosophiques fondamentales, «*nous n'écoutons pas, nous regardons ailleurs*». A leur sujet, comme l'écrit Jérôme Ferrari: «*Nous avons si peu de mémoire.*»

Gilles Manceron,
vice-président de la LDH